

Grégoire
Kauffmann

L'ENLÈVEMENT

Une histoire intime de l'affaire des otages français au Liban



"UN ROMAN VRAI, AU SENS FAMILIAL
ET NATIONAL À LA FOIS." *LE FIGARO*

"UNE HISTOIRE DE LA GAUCHE
DES ANNÉES 1980." *MARIANNE*



"Avec délicatesse, Grégoire Kauffmann mêle la grande
et la petite histoire, s'assurant au centre de son propre récit."
TÉLÉRAMA

L'enlèvement

DU MÊME AUTEUR

Édouard Drumont, Perrin, 2008.

Le Nouveau FN. Les vieux habits du populisme, Seuil, 2016.

Hôtel de Bretagne. Une famille française dans la guerre et l'épuration, Flammarion, 2019.

GRÉGOIRE KAUFFMANN

L'enlèvement



© Éditions Flammarion, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon fils Ignace

Les Braudières

Le samedi 25 mai 1985, enfin libres. La sonnerie de 12 h 30 vient de retentir. Elle annonce un week-end prolongé. Trois jours de relâche, lundi de Pentecôte en bonus. Dans les couloirs, les meneurs de la classe braillent aux oreilles des filles les paroles du tube de l'année : « Mélissa, métisse d'Ibiza, a des seins tout pointus. » Trois semaines plus tôt, ils ont écopé d'un avertissement pour l'avoir interprété en rigolant sous le nez des pionnes. Ils récidivent en dévalant l'escalier qui les mène vers la liberté.

Chaque samedi, la sortie du collège parisien François-Villon, dans le XIV^e arrondissement, rejoue les mêmes embrouilles. Combats de regards, claques sur la nuque, coups de pression, dépouille. Les maîtres du jeu sont reconnaissables à leurs Yamaha Chappy qui bourdonnent et virevoltent autour du terre-plein. D'un gabarit réduit, bien campé sur ses gros pneus, le cyclo fétiche des bandes de la porte de Vanves ressemble à une mini-moto de manège. Gare aux

gitans du « 15.6 » qui font des roues devant les grilles. « 15.6 », pour 156, rue Raymond-Losserand. L'adresse accueille un îlot de brique rouge adossé aux voies ferrées desservant la gare Montparnasse. Les gitans font partie des premiers habitants de ces immeubles sortis de terre à la fin des années 1920. Chassés de la zone aujourd'hui recouverte par le périphérique, ils avaient été relogés dans la cité flambant neuve et s'y sont sédentarisés. À François-Villon, la rumeur leur prête les plus terribles forfaits : yeux crevés à la pointe de compas, victimes embarquées dans un coffre de voiture, attachées à un arbre et travaillées au chalumeau.

Du haut de mon 1,40 mètre, je rase les murs de la rue Maurice-Noguès qui borde le collège. Depuis mon arrivée dans la 6^e 4 de François-Villon, j'ai troqué le cartable bicolore Tann's en croûte de cuir, fierté de ma mère au jour de la rentrée, pour un sac US kaki constellé de taches fluos – effet des gouttes de Javel répandues par mes soins sur la toile. De la coupe au bol « à la Mireille Mathieu » qui me fit charrier par les copains de CM2, j'ai évolué vers la coiffure en vogue chez les grands du collège : en brosse, avec une petite queue tombant sur la nuque. Dans la cour de François-Villon, la mode est aux tee-shirts noirs sans manches, aux baskets montantes, aux jeans serrés. La panoplie des lascars du plateau de Vanves. Ils vouent aussi un culte au survêtement peau de pêche Adidas. J'essaie de les imiter. Comme eux, je fume en cachette des News avec mes copains. Mais ceux qui font

la loi dans la cour me tiennent pour un bouffon. J'essuie des baffes. En boucle, j'écoute moi aussi « Mélissa » sur mon walkman, sans oser me joindre au tapage des meneurs qui déclament la rengaine des seins pointus en passant sous la fenêtre du conseiller d'éducation.

Trois mois plus tôt, deux élèves de 4^e m'ont coincé au bout d'un couloir. Deux masses, multi-redoublants en cheville avec les caïds du 15.6. Torsion d'oreille, de nez, low-kicks. « Bouffon, reviens demain ici même avec deux pièces de 5 francs et un yoyo Roll'in Russel à motif Fanta ou Sprite. » Le lendemain, nouvelle râclée. Au retour des vacances de Pâques, après révélation de l'embrouille à mes parents et sur leur instance, je dénonçai mes racketteurs au conseiller d'éducation, qui les fit exclure du collège. Ma réputation de délateur était établie. Depuis lors, je suis dans le viseur des conducteurs de Chappy. Le samedi midi, j'évite de traîner devant les grilles de la rue Maurice-Noguès.

Je cherche du regard la Renault 9 blanche qui doit m'emmener loin d'ici. Ouf, elle stationne à l'angle de l'avenue Marc-Sangnier. À l'avant, ma mère et ma grand-mère. Derrière elles, mon petit frère Alexandre. Je grimpe à ses côtés sur la banquette. Direction Les Braudières, lieu-dit à Montrieux-en-Sologne. Mes parents y louent une ancienne ferme à l'année.

La présence de ma grand-mère Imelda Brunerie, née Le Garrec, annonce rarement une ambiance sereine. Bavarde, raisonneuse, se faisant fort de redresser nos manières d'enfants

gâtés, l'énergique et envahissante Bretonne suscite chez sa fille un raidissement, une nervosité qui altèrent sa patience face à nos chahuts. D'autres nuages semblent voiler l'humeur de ma mère. Mercredi, mon père s'est envolé pour Beyrouth. Retour prévu le mercredi suivant, 29 mai, jour anniversaire des dix ans de mon frère Alexandre. Le lendemain de son départ, chez ma tante Armelle à Carrières-sur-Seine, ma mère a passé toute la soirée au téléphone. À travers les mots saisis au vol derrière la porte du bureau où elle s'était barricadée, j'ai compris qu'il était question de mon père. Une anomalie vaguement inquiétante semble s'être glissée dans le dispositif des adultes. L'énervement est palpable sous l'habitacle de la Renault qui file vers le périph.

Avenue de la Porte-de-Vanves, un Chappy slalome entre les voitures. Il s'est échappé de l'armada qui vrombissait cinq minutes plus tôt devant l'entrée du collège. Panique à bord. Je m'aplatis fissa sur la banquette arrière, hurle à fendre les tympons. J'implore ma mère de nous extirper des embouteillages. À son tour elle hausse la voix, l'inflexion montant très haut dans les aigus. Qu'est-ce que ce petit racketteur sur sa moto naine qui terrorise son fils ? Deux coups de volant plus tard, elle s'arrête à hauteur du deux-roues. Par la fenêtre, elle lance en direction du Chappy : « Petit con ! » Dans le raffut des moteurs et des klaxons, il n'est pas sûr que l'apostrophe ait atteint les oreilles de son destinataire. Qu'importe, ce morceau de bravoure

va déchaîner la foudre sur les occupants de la Renault. Hoquetant de larmes, je vocifère que ma mère a signé mon arrêt de mort : les gitans vont me retrouver pour solder l'offense, pour-quoi pas au chalumeau. Le volant dans une main, ma mère utilise l'autre pour expédier des tartes à l'aveugle dans ma direction. Imelda s'en mêle, tempête contre le petit drôle qui lui casse les pieds avec ses cris de chat-huant et ses gigotements.

L'orage lentement retombe. Autoroute A10. Sainville, Orléans. Voie départementale vers Beaugency. La Ferté-Saint-Cyr, Dhuizon. Enfin, Les Braudières. On est arrivés, les enfants. Sitôt descendue de la voiture, Imelda m'allonge une baffe sonore. Je la méritais, précise-t-elle, depuis ma crise de nerfs au départ de Paris.

À défaut de téléphone, la maison des Braudières est reliée au monde extérieur par une vieille télé en noir et blanc et un poste transistor. Au menu des infos du lendemain, dimanche 26 mai 1985, l'attaque d'un train par les Khmers rouges au nord de Phnom Penh. L'incendie d'un pétrolier japonais. Retour sur la tentative d'assassinat de Jean-Paul II : l'enquête avance, la piste bulgare se précise, le tireur serait un mercenaire au service de l'Union soviétique. Héroïne du feuilleton *Châteauvallon*, Chantal Nobel est toujours entre la vie et la mort. Un mois plus tôt, sortie de l'émission *Champs-Élysées*, elle fonçait sur une départementale dans la Porsche 924 Carrera GT conduite par Sacha Distel. Aux abords de Tracy-sur-Loire (Nièvre), dérapage, pylône percuté

violemment, tonneau. Sacha Distel en fut quitte pour une blessure légère. Chantal Nobel souffre d'un traumatisme crânien et de plusieurs fractures au bassin.

Casquette pied-de-poule et canne à la main, François Mitterrand gravit la roche de Solutré. Les journalistes le questionnent sur les incroyables chaussures de toile verte que, chaque dimanche de Pentecôte depuis la Libération, il porte pour gravir la roche. Sont-elles de vraies Pataugas ? « C'est une imitation, fabriquée par une usine de Château-Chinon qui s'appelle Morvan Chaussures, je crois », précise le Président. Une réaction sur la dernière sortie de Jacques Dominati ? Le député UDF de Paris suggère de faire couper l'électricité au palais de l'Élysée si, d'aventure, le Président choisissait d'y prendre racine en cas de victoire de la droite. « L'Élysée a son groupe électrogène. C'est un ignorant. » Un pronostic sur le résultat des législatives, en mars prochain ? « Ne nous hâtons pas de conclure », répond Mitterrand. Pendant ce temps, à Presles, dans le Val-d'Oise, Arlette Laguiller tient meeting commun avec Alain Krivine. Ils accusent « la pleutrerie et les reniements de la gauche officielle ». « Le socialisme nouveau est né. Son symbole : "touche pas à mon patron"¹. »

L'après-midi s'étire dans l'ennui, bavardage d'Imelda en sourdine. Je file par le chemin qui mène à la rivière et aux étangs. À mon retour, la cour des Braudières est en plein branle-bas. Aux injonctions d'Imelda, aux commandements

aigus de ma mère se mêlent les pleurs de mon petit frère Alexandre et le grésillement de la radio portative qui résonne dans la cour. Que dit cette radio que les deux adultes cherchent à couvrir de leurs voix ? J'essaie de m'approcher du poste. Imelda me fait barrage. M'engueule. Mais les mots du flash info filtrent jusqu'à mes oreilles. Beyrouth, Jean-Paul Kauffmann, disparition, taxi, Michel Seurat, aéroport, barrage, mitraillette. Souvenirs de Joëlle Kauffmann : « Ma mère a dit : "Les enfants, taisez-vous ! N'écoutez-pas !" Et ils ont cru un instant que leur père était mort². »

De guerre lasse, Imelda et sa fille finissent par lever l'interdiction faite aux enfants d'écouter les nouvelles. Au journal télévisé de 20 heures, regardé tous ensemble ce soir-là, la reprise des mêmes mots accompagne des images de ruines, de tirs d'obus et de foules libanaises en colère. Beyrouth venait de s'inviter dans la famille.

Les archives dans la maison

Calé sur son siège côté couloir, son MacBook déplié devant lui, Yann attaque la rédaction d'un papier destiné aux pages nécrologiques du *Monde*. Sujet : un historien célèbre, bientôt quatre-vingt-neuf ans, l'âge canonique pour que les rubricards du quotidien s'avisent de préparer le dossier qui lui sera consacré au lendemain de sa mort. La pige commandée à mon compagnon de voyage traite du futur disparu à la lumière de sa pratique des archives du Moyen Âge¹. Je somnole côté fenêtre, m'étant couché tard la veille. Quand notre TGV Ouigo arrive en gare de Bordeaux, il a déjà fini son article. L'érudition joyeuse qui s'en dégage, c'est la marque de Yann Potin, un mélange, au physique, de Balzac et de Balavoine, ogre de savoirs, touche-à-tout, archivist, bourlingueur.

Toujours sur sa faim, Yann Potin butine son miel des manuscrits de Michelet à ceux de Françoise Dolto ou de Gisèle Halimi, des scribes de Saint Louis à la géomorphologie du

Nivernais, des parchemins de Jérusalem aux ornements des grottes de Lascaux. L'érudition de cette encyclopédie vivante opère au grand air, en partage, s'éprouve par le corps, la bouffe, le vin, les kilomètres parcourus entre initiés sur les sentiers de randonnée au cœur des campagnes françaises. Plaçant l'amitié au-dessus de tout, l'ancien camarade de khâgne de mon cadet Alexandre est devenu comme un frère pour moi.

Parmi les multiples casquettes de Yann, sa qualité de chargé d'études documentaires aux Archives nationales me vaut de voyager avec lui en ce matin du 30 juin 2018. Débarqués à Bordeaux, nous prenons la correspondance pour Ychoux, village de Haute Lande où ma mère nous attend pour nous conduire en voiture vers le trésor que nous espérons découvrir aux Tilleuls. C'est dans ce lieu-dit, à l'ombre des pins, que mes parents s'installent chaque année du début du printemps à la fin de l'été. Maison de la liberté retrouvée pour mon père, qui en fit l'acquisition en 1989, l'année suivant sa libération. Lieu où furent enfouies, à la même époque, les archives du comité de soutien des Amis de Jean-Paul Kauffmann. C'est le sens de la visite de Yann dans ma famille – et un bon prétexte pour passer deux jours ensemble : explorer cette masse documentaire, en vue d'un don éventuel aux Archives nationales. Comparant le collecteur de papiers à un alchimiste, changeant le plomb en or, Yann consacre une partie de sa vie à transformer les traces du passé en archives, pour le

présent et le futur : ces restes, dit-il en s'amusant de sa formule, composent une « archi-vie ».

Les papiers du comité reposent dans un imposant coffre en bois situé dans la grange attenante à la demeure principale. Depuis vingt-neuf ans, personne ne l'a jamais ouvert. Transformée en remise, la pièce accueille pêle-mêle outils de jardinage, produits désherbants, rouleaux de grillage, tuyaux, échelles, sacs de semences pour l'airial. Il y fait sombre ; la remise n'a pas de fenêtres. Recouvert d'une vieille bâche et d'ustensiles, le coffre, laissé par l'ancien propriétaire, est relégué dans un angle sombre au fond de la resserre. Avant que je ne m'ouvre à Yann de son existence, l'idée ne m'était jamais venue d'y jeter un œil. Maintenant que nous sommes là, j'ai hâte d'emmener mon ami voir ce qu'il contient. Mais lui n'est pas pressé. Yann n'en est pas à sa première incursion chez des particuliers pour cause d'archives sensibles à expertiser. L'opération exige au préalable un temps de battement pour prendre le pouls de la famille, gagner sa confiance, se faire accepter. Elle réclame un sens affûté de la psychologie.

Le gisement caché au fond de la remise se rapporte à une période douloureuse pour les Kauffmann – nos « années couleur d'étain », selon l'expression de ma mère². À coup sûr, ces archives renferment un trauma que la paix des lieux devrait inciter à tenir sous clé. Inutile, donc, de brusquer les choses. Délaissant la grange, Yann et moi accompagnons ma mère choisir oignons et concombres dans la petite ferme bio

où elle a ses habitudes. Le soir, pour fêter notre invité, mon père sort de la cave une bouteille de saint-estèphe, Haut-Marbuzet 2003.

Le lendemain matin, j'observe l'archiviste-manutentionnaire à l'œuvre. Yann engage tout son corps, souffle et sue, soulève des kilos. À l'ouverture du coffre, nous sommes saisis par une violente odeur de papier moisi, de vieille encre, de rance, mêlée à celle des fientes de souris. À l'intérieur, la plupart des dossiers sont emmaitotés dans des sacs en plastique. Il y en a plusieurs dizaines. Privées de protection, certaines liasses de documents croupissent sans ordre dans les interstices. D'autres encore sont rangées dans des cartons postaux défraîchis datant du premier septennat mitterrandien. Cahiers, classeurs, agendas, boîtes à fiches métalliques, affiches roulées, tirages photo, cassettes audio et VHS complètent le capharnaüm. Des feuilles volantes débordent de partout. Aucune logique ne semble présider à l'agencement de cet improbable trésor.

Selon Yann, il est urgent de sauver ces archives du triple danger qui pèse sur elles : la critique rongeuse des souris, qui ont réduit en miettes les dossiers logés en bas du coffre ; l'humidité, propice au développement des champignons et des insectes ; le plastique, qui asphyxie les pièces enserrées dans sa gaine, favorisant ainsi l'« anaérobie » – terme désignant un milieu privé d'oxygène. Les archives, pour vivre, doivent respirer. Dans l'immédiat, Yann suggère d'entreposer notre butin au premier étage de la grange, sous les combles. Le soleil landais qui tape dru

sur les tuiles augure un taux d'hygrométrie plus clément pour les documents. Le plancher est en bois de pin, l'aération convenable, la ventilation des archives assurée dès lors qu'elles seront délivrées de leurs gangues en plastique.

Entre la remise et le grenier, le transvasement exigera plus de quatre heures d'effort. Muni d'une brosse de ménage à poils durs pour épousseter les dossiers, gants de jardinage remontés jusqu'aux coudes, Yann m'a préposé au manie-ment de la brouette qui fait l'aller-retour entre les abords du coffre et la pièce qui mène au grenier. Ma mère glisse une tête de temps à autre, curieuse de notre manège. Quant à mon père, indifférent, il ne quitte pas son bureau de la matinée.

Pause-déjeuner dans le jardin. Depuis l'intérieur de la maison, un léger brouhaha nous parvient. La télé est restée allumée pour cause de cérémonie d'entrée de Simone Veil au Panthéon. Après le café, Yann et moi retrouvons notre chantier d'archives. À mesure que l'après-midi avance, mon père vient jeter un coup d'œil. Ces documents qui, par milliers, reproduisent son nom, appellent son retour, brodent sur sa vie, il n'a jamais voulu les voir. Les petits raids qu'il mène dans nos parages indiquent qu'il n'a pas trop envie de s'en approcher.

Par coups de sonde, au fil des pauses qui ponctuent la journée et nous portent à feuilleter certains dossiers choisis au hasard, je sens palpiter un monde disparu qui fut aussi celui de ma pré-adolescence percutée par la tragédie. Tirés d'un

sommeil trentenaire, les papiers du comité de soutien se révèlent être une corne d'abondance. Censés traduire la vaste mobilisation suscitée par ma mère pour faire libérer Jean-Paul Kauffmann et ses compagnons d'infortune, ils disent bien davantage que cette seule action militante. Par larges bouffées, c'est l'esprit d'une décennie, le cœur battant des années 1980 qui souffle à travers eux. Ainsi des milliers de lettres d'inconnus reçues par ma mère entre 1985 et 1988 de toute la France, comme une coupe transversale sur les imaginaires et les sensibilités de l'époque. Ainsi des circulaires, préparatifs de manifs, cahiers de permanence, dessins, tracts, notes prises à chaud, brouillons, dossiers de presse... Cet amas de papiers raconte la métamorphose d'une société, un basculement inédit dans l'histoire politique et culturelle du dernier xx^e siècle. Atterris dans les archives du comité par des voies mystérieuses, un prospectus pour un cours de salsa, une pub pour le dernier Amstrad, un livret de diététique plongent aussi sûrement le profane dans l'atmosphère de ces années électriques. Mon frère et moi apparaissions çà et là : fils d'otage.

Dans les mois qui suivent, l'idée va cheminer en moi d'un récit qui prendrait ces documents comme fil rouge afin de revisiter les *eighties*.

L'enfant du placard

La veille de son départ pour Beyrouth, mardi 21 mai 1985, la soirée avait fini en prise de bec. Semences de ma mère hachées de pleurs perçants, rabrouements excédés de mon père en quête de sommeil. Tapi dans l'escalier en face de leur chambre, j'ai entendu une partie de la dispute. À l'origine de cette embrouille, l'éreintement, la tension accumulés par ma mère au fil d'une journée de chien où elle avait accompagné au cimetière le cercueil de son amie radiologue Lazarène Goudelman, dite « Zizi ». Emportée par un cancer du poumon dû à l'abus de tabac et à une exposition imprudente aux rayons X émis par ses appareils d'imagerie. C'est à Zizi que ma mère confiait les radios de l'utérus requises pour sa patientèle, nombreuse ; c'est dans son appartement du VII^e arrondissement, 47, quai d'Orsay, qu'avaient eu lieu quelques soirées de copines mémorables entre caviar, grands crus et papotages enfumés. Partie de peu, parvenue haut, l'affectueuse Lazarène aimait à régaler.

Joëlle Kauffmann : « La nuit avant qu'il ne parte, nous nous sommes disputés sur des détails. En réalité, j'étais furieuse de son départ, et je n'ai pas su le lui dire. Peut-être avait-il besoin que je dise : reste. Je ne sais pas. C'est trop de vouloir jouer toujours les fortes. Je ne suis pas si forte que cela. Je ne suis pas Mme Thatcher¹. »

Le lendemain, mercredi, pas d'école. Mon père s'apprête à partir, rasé de près, valise bouclée, espiègle. Un grand soleil matinal baigne la salle à manger. Je me tiens près de lui sous le portemanteau rehaussé d'un miroir en rectangle où plonge la lumière chaude. J'embrasse sa joue. Il sent le frais, l'eau de Cologne. Ce souvenir, le mien, ne correspond pas à la dernière vision que mon père emportera d'Alex et moi en quittant la maison ce matin-là. C'est dans la pièce télé, où ses deux enfants étaient affalés devant des dessins animés « à la con », qu'il serait venu nous dire au revoir avant de partir pour Orly. Mon père prit son taxi « avec une certaine tristesse ». Esclaves de la télé, ses fils étaient sans doute à jamais perdus pour les livres.

Le lendemain, 23 mai 1985, un papier signé Jean-Paul Kauffmann paraît dans *L'Événement du jeudi*. Titre : « Comment les jurés (et le public) ont adopté la mère de l'enfant du placard ». Deux pages, les dernières de sa vie d'avant. Elles sont consacrées au procès de Françoise Bisson, caissière de magasin, et de son compagnon, Claude Chevet, directeur commercial. Le couple vient d'être jugé devant la cour d'assises de l'Essonne dans l'affaire du « petit David », fils de Françoise

Bisson. Pendant des années, David avait été battu à coups de laisse, de pommeau de douche, attaché à la tuyauterie du chauffage, ébouillanté. Les derniers mois, sa mère l'avait enfermé dans un placard. « David n'entrevoyait la lumière du jour qu'à travers le trou d'une serrure. » Un matin, il avait pris la fuite et prévenu les secours. N'en déplaise aux experts cités, Françoise Bisson « aimait passionnément David », « à la folie ». Cette « femme exceptionnelle [...] n'était ni simplement méchante ni perverse ». Dans un désir de perfection inatteignable, elle se punissait elle-même en martyrisant son fils. Elle voulait « le garder pour elle, à l'ombre, dans le placard, dans son ventre », tranche l'article.

Mon père avait promis qu'il serait de retour dans une semaine pour les dix ans d'Alexandre. Il s'envolait souvent pour d'autres continents. Ma mère est alors occupée par une affaire plus grave, un dossier coriace qui relègue à l'arrière-plan le soupçon de contrariété suscité par l'énième reportage de son homme en milieu hostile. Depuis la fin des vacances de Pâques, les grandes manœuvres ont été engagées pour m'exfiltrer de François-Villon. Le temps presse, car la rentrée de septembre, c'est demain. Combinaisons mûries à l'insu du principal intéressé. Malgré le gang des Chappy, je ne me vois pas quitter Villon, où sont tous mes copains de primaire. Mes parents ont fait jouer tous les pistons possibles, vieux copains, relations de travail, amis d'amis au rectorat. Ils ont bon espoir de me faire inscrire sinon à Henri-IV, du moins à Montaigne.

Les deux établissements brillent au palmarès des collèges de la rive gauche.

C'est avec ce lourd dossier en tête qu'au soir du jeudi 23 mai 1985, accompagnée de ses deux fils, ma mère se rend pour dîner chez sa sœur Armelle. L'aînée des filles Brunerie vit dans un pavillon de Carrières-sur-Seine (Yvelines) avec son époux Jean-Claude et ses trois enfants. On passe à table, mais Joëlle se retire dans la pièce du téléphone. Elle compose le numéro de Christian Casteran. Ce père chanceux habite derrière le Panthéon. L'adresse idéale pour faire entrer de droit sa fille à Henri-IV, situé à deux pas. Elle aussi est en 6^e et coule une scolarité heureuse dans ce collège pour happy few. Petit nez retroussé, fossettes, silhouette menue, Mathilde est hautaine et gaie. Son père est un vieux copain du mien, diplômé, comme lui, de l'École supérieure de journalisme de Lille. Fort de ses tuyaux, il a promis son concours pour débayer les voies de ma dérogation pour le Saint des Saints.

Ma mère vient aux nouvelles. À l'autre bout du fil, Casteran lui dit sa surprise et s'étonne de son « air guilleret² ». Ainsi, personne ne l'a prévenue ? Ignore-t-elle que son mari, débarqué la veille à l'aéroport de Beyrouth, n'a jamais rejoint son hôtel du quartier de Hamra ? Casteran tient l'info d'une relation de l'AFP. Sur place, Mary³ Seurat a déjà sonné l'alerte. Son mari était dans le même vol au départ de Paris. En ce moment même, ses amis font la tournée des morgues à Beyrouth. Il faut néanmoins privilégier

l'hypothèse d'un enlèvement. Mot d'ordre : se taire, laisser travailler les autorités compétentes. Bouche cousue même auprès des proches, de la famille. Aux dires de Casteran, c'est la consigne martelée d'une même voix par l'ambassade de France et le chef du bureau de l'AFP à Beyrouth.

Instant sismique, où les choses de la vie quittent leur cadre de perception ordinaire. La rupture avec la minute d'avant est telle, la commotion si violente que l'être en ressort scindé, comme étranger à lui-même. « J'ai eu l'impression de me dédoubler. "Ça ne m'arrive pas à moi, Joëlle Kauffmann", me disais-je⁴. » Il faut pourtant garder le silence. Si tant d'importants personnages insistent sur cet impératif, c'est que leurs raisons sont bonnes, la situation sous contrôle, le sort de Kauffmann en voie d'être résolu. D'un premier mouvement, parce que cette option lui est présentée comme la seule possible, ma mère choisit de tenir sa langue.

Deux matinées par semaine, les mercredi et vendredi, Joëlle Brunerie délaisse son cabinet médical parisien pour l'hôpital Antoine-Béclère et son Centre de planification familiale, à Clamart. Brunerie : nom de jeune fille qu'en signe d'indépendance elle a gardé dans la vie professionnelle. Le service a pour patron René Frydman, pionnier de la fécondation *in vitro*. En ce mois de mai 1985, il met la dernière main au manuscrit de son premier livre, *L'Irrésistible désir de naissance*. Haute stature, voix chaude, magnétisme irradiant, Frydman fut de tous les combats pour la dépénalisation de l'IVG. Avec Joëlle

Brunerie, il milita au Groupe information santé (GIS) ; avec elle, il signa en 1973 le manifeste des 331 médecins qui revendiquaient avoir pratiqué des avortements clandestins. Ma mère lui est très attachée. Nous raillons parfois en famille sa vénération de groupie pour « René ». En arrivant à Bécclère le matin du vendredi 24 mai 1985, c'est dans ses bras qu'en pleurs, ma mère s'effondre. Du bout des lèvres, elle lui confie son secret. Frydman la secoue, somme sa copine d'envoyer promener les injonctions au silence qui, du reste, ne lui ont pas été signifiées par voie officielle.

Sur son conseil insistant, ma mère compose le numéro de *L'Événement du jeudi*, demande à parler à Jean-François Kahn. On le lui passe. Comment, s'étonne Kahn, le Quai d'Orsay ne vous a pas encore contactée ? Depuis mercredi, aucun appel des services de Roland Dumas ? À *L'Événement*, nous sommes au courant depuis deux jours. Nous travaillons le dossier, ratissons nos contacts. Enlevé : c'est en effet l'hypothèse retenue. Par qui, pourquoi ? Dans le fatras des groupes incontrôlés, fanatisés, qui sévissent dans la capitale libanaise, difficile de tirer les choses au clair. Non, aucune revendication à ce jour. Reste une consigne, une règle d'or : tenir l'affaire secrète, meilleur moyen d'aboutir à un règlement rapide. En pareil cas, tout se joue dans les premières heures, les premiers jours. Les services français sont au charbon, faisons-leur confiance.

Pas plus avancée, Joëlle Brunerie se décide à contacter le Quai d'Orsay. On la fait patienter au téléphone. Elle tombe enfin sur un secrétaire.

« J'ai tempêté au ministère des Affaires étrangères, en demandant pourquoi on ne m'avait pas prévenue. Ils ne m'avaient pas retrouvée parce que je ne portais pas le nom de Kauffmann. Là, je me suis dit : ils ne sont pas près de récupérer Jean-Paul⁵. » Et de nouveau ces mots, déjà entendus la veille, cette même berceuse invitant à la réserve, au silence. Pas de vagues, laissez aux « services » le soin de démêler cette affaire sensible qui exige la plus absolue discrétion. « On m'a donné l'ordre de ne pas parler. Alors, je n'ai parlé à personne, ni aux enfants, ni à ma mère, ni à la mère de Jean-Paul, et cela quatre jours durant. Quand, tout d'un coup, l'information est tombée à la télévision ! Pour les enfants, la famille, c'était l'horreur totale⁶. »

Entretemps, nous étions arrivés aux Braudières.

Une tragédie sans importance

La pièce la plus ancienne des archives landaises date du lundi 27 mai 1985. Glissée dans un agenda, cette feuille volante dresse l'inventaire des appels passés depuis le jeudi précédent : « jeudi 23 tél. Casteran », « vendredi 24/5 contact Quai », « dimanche 26/5 tél. Odette »... Cette dernière mention suggère que ma mère a fait l'aller-retour en voiture jusqu'à la ferme du propriétaire des Braudières. Cultivateur, il réside à 2 kilomètres de la maison et dispose du téléphone. Quant à Odette, c'est le prénom de ma grand-mère paternelle, anéantie par la nouvelle tombée aux infos. Cette volonté d'ordonnancer les événements, de prendre date, témoigne de la mue qui s'engage en cette fin de week-end prolongé. Ma mère étouffe dans le rôle d'épouse tenue au silence, suspendue aux consignes elliptiques de fonctionnaires qui la prennent de haut. Elle s'apprête à adopter une posture moins accommodante.

Lundi de Pentecôte, midi, nous rentrons à Paris. Coutumière des pointes à 160 km/h, Joëlle Brunerie appuie sur le champignon avec toute la rage qui bout en elle. Rage contre le Quai d'Orsay, l'AFP, le patron de *L'Événement du jeudi* qui savaient, pour Jean-Paul, et gardèrent l'information par-devers eux, l'obligeant à mendier un début d'attention. Rage contre l'injonction répétée au silence alors que les radios, les télévisions s'apprêtaient à lâcher l'info, exposant ses enfants à recevoir le scud en plein visage. Rage comme remède au chagrin et à l'angoisse, car enfin, qu'est-il advenu de Jean-Paul ? Le grand écart est douloureux entre son ignorance, l'absence de toute nouvelle, et les hypothèses rassurantes échafaudées à l'intention des enfants. Magazine *Elle*, interview d'Alexandre et moi par Patricia Gandin, 2 décembre 1985 : « Il était peut-être parti sur un coup ! Il était obligé de se cacher, de ne pas donner de ses nouvelles ! Pendant quelques jours, on a cru ça¹. » À mon frère, Joëlle répète que toute la famille sera réunie mercredi 29 mai pour son anniversaire, comme promis.

Qu'éprouve-t-elle en retrouvant notre maison de la rue Didot ? Au premier étage, sur la table de nuit de la chambre à coucher, les mêmes livres reposent, qui attendent le retour de leur propriétaire : *Une tragédie sans importance* de William Shawcross, sur le drame du Cambodge, *La Secte* de Philippe Robrieux, *D'Artagnan amoureux ou Cinq ans avant* de Roger Nimier².

Lundi soir. Les adultes ont envahi le salon. Les chaises, le canapé ne suffisent pas à faire asseoir

tout le monde ; certains sont installés en tailleur sur le tapis. Je leur sers de la bière fraîche. Cette responsabilité soudaine qui m'incombe, abreuver les adultes, est une première pour moi. Je prends mon rôle à cœur. Ils me font sentir leur tendresse, exagèrent leur reconnaissance une fois servis, manifestent à mon endroit une sollicitude inhabituelle qui confère à l'instant une certaine douceur. Cette aménité signale une brèche dans le dispositif d'autorité. Il y a cours demain : je devrais être couché depuis longtemps.

La petite assemblée disserte avec gravité. Pas d'échauffement dans l'air, mais comme une froide détermination, une concentration qui pousse chacun à parler net et clair. On distribue les rôles. On soupèse les arguments. On cogite sur la stratégie, appels aux journalistes, communiqués, pétitions, exploration tous azimuts des pistes pouvant mener de Paris à Beyrouth, de Beyrouth à Paris.

Fragments des notes manuscrites prises par ma mère au cours de la soirée, consignées sur une ordonnance à en-tête de son cabinet médical : « contacts divers : nos copains », « mouvement d'opinion », « les vieux copains : association », « Mary Seurat (cure de sommeil à l'hosto) », « Vautrin : ami député socialiste. Ami d'Hernu », « cave (gardée militairement par 100 mecs) », « Cantal. Contact avec les Syriens : partir = connerie. Partir quand on sait ». L'âme de la conjuration, c'est lui, l'architecte et urbaniste Michel Cantal-Dupart. Lui qui mène la danse des contacts à prendre et des occasions

à saisir, lui qui ordonne, dispose, délègue, approuve, s'oppose.

Le petit collectif informel réuni rue Didot vient de trouver son *deus ex machina*.

Choisir d'être mère

Réservé aux professionnels de l'audiovisuel, le site inamediapro.com met à portée de clic la totalité des émissions diffusées par les chaînes du service public depuis les débuts de la télévision. La crise des otages a suscité une débauche d'images aussi sûrement rivées aux sensibilités des années 1980 que *Gym Tonic*, *Les Enfants du rock* et l'affaire du *Rainbow Warrior*. Je moissonne toutes ces archives numériques, tâche chronophage et souvent douloureuse.

Sur le moteur de recherche, j'entre pour commencer le nom de ma mère. Ses premiers passages à la télé remontent à 1973. Cette année-là, en février, sa participation au manifeste des 331 médecins revendiquant la pratique de l'avortement lui vaut une interview éclair dans un reportage du journal de 13 heures. Quelques semaines plus tard, le 27 mars, une invitation aux *Dossiers de l'écran* propulse cette jeune gynéco inconnue dans le grand chaudron cathodique. Thème de l'émission : « Choisir d'être mère ».

Doux euphémisme pour qualifier le débat éruptif qui va opposer pendant une heure et demie adversaires et défenseuses de l'IVG – l'animateur, Alain Jérôme, est le seul homme du plateau. « Choisir d'être mère » : un intitulé qui, a posteriori, fera sourire mes parents, car je semble bien avoir été conçu durant la nuit qui suivit ce baptême du feu.

Sous son casque de cheveux noirs, chemisier à col pelle à tarte et pantalon pattes d'eph ajustés avec chic, Joëlle Brunerie jure avec les autres invitées par la fraîcheur de sa mise, la jeunesse de ses traits. Elle est la benjamine du plateau. Gisèle Halimi est assise à sa droite, ardente, impériale. De l'autre côté de la table basse, le camp des opposantes à l'avortement est dominé par une affreuse Mamie Nova en robe à fleurs qui sourit de toutes ses canines. Elle représente l'Ordre des médecins. Dans le feu des échanges, la parole se conquiert de haute lutte, et ma mère se la voit souvent confisquer. Me Halimi capte toute la lumière. Elle laisse peu de place à la petite gynéco, peu ou prou réduite à opiner du chef. Joëlle Brunerie va se rattraper dans le dernier quart de l'émission. Aux trois militantes anti-IVG alignées en face d'elle, ma mère jette des mots bruts qui disent la souffrance des femmes contraintes d'avorter en cachette, « pose de sonde », « mutilations », « utérus perforé ». Au ras de sa pratique médicale, elle raconte leur enfer quotidien, loin des généralités où s'enlisait parfois le débat. Débit saccadé, diction chirurgicale, regard orageux, timbre frémissant de colère

contenue : sa sincérité, sa révolte viennent de crever l'écran.

Du concret, de la méthode, du cran, conjugués à une forte puissance d'émotion solidement chevillée au réel. Pas du même bois que les intellectuels faiseurs d'abstraction qui peuplent les comités où elle milite. La « rééducation par les masses » dont aime à dissenter ses copains gauchistes, maos pour la plupart, les embrouilles entre althussériens, les maximes de Wilhelm Reich, Herbert Marcuse, Ivan Illich, la notion de machine désirante pour penser le refoulé du structuralisme, très peu pour elle. Ils parlent Grand Soir, appareils idéologiques d'État, ruses de la conscience historique ; elle pense canules, seringues, lieux pour abriter les avortements clandestins, affrètement de cars pour la Grande-Bretagne où l'IVG se pratique au grand jour. En 68, elle a lancé des cocktails Molotov sur les CRS, sans jamais rêver au paradis terrestre chinois ni à un monde qui abolirait la propriété. Familière des petits révolutionnaires de Sorbonne, elle est aussi loin d'eux. Pas hippie pour un sou : aucune fanchon sur sa tête, nul gilet afghan dans sa garde-robe. Joëlle Brunerie n'a jamais fumé un pétard de sa vie.

Pour les soixante-huitards qui prétendaient balayer le vieux monde, l'année 1973 marque l'entrée dans l'ère du grand dégrisement idéologique. Au Groupe information santé (GIS), dont elle est membre, Mao commence à faire bâiller. Souvent passés par l'Union des jeunesses communistes marxistes-léninistes, les médecins

qui animent ce collectif militant délaissent les aridités du *Petit Livre rouge* pour agir ici et maintenant : lutte en faveur des métallos victimes du saturnisme, soutien aux taulardes abîmées par la vie, défense des praticiens poursuivis pour apologie de la liberté sexuelle – comprendre « incitation à la débauche », dans le langage des tribunaux de l'ère Pompidou. Pierre Jouannet, l'un des piliers du GIS, « a cessé de jouer au prolétaire et s'est investi dans la lutte contre le pouvoir médical », résume sa femme Irène¹. Reine des causes, le combat pour l'avortement libre et gratuit mobilise toutes les ardeurs.

Ma mère est à l'origine d'une petite révolution. Par son intermédiaire, les membres du GIS découvrent en 1972 la « méthode Karman », aube d'une ère nouvelle pour l'avortement puisque, au moyen d'une simple canule, elle permet d'interrompre la grossesse en quelques minutes, par aspiration, sans douleur et donc sans anesthésie. Son engagement militant, Joëlle Brunerie le vit aussi au quotidien par l'exercice d'une médecine de terrain au cœur de la banlieue rouge. Population des bidonvilles de Nanterre, travailleuses sans papiers, prostituées de Clichy, sa consultation du Centre médico-social d'Aubervilliers voit défiler toutes les marges. La municipalité communiste ferme les yeux sur les avortements clandestins qu'avec l'aide d'infirmières amies de la cause, elle pratique au dispensaire le soir venu.

L'homme qui partage sa vie ne l'accompagne pas aux manifs. Il préfère s'absenter, ou se

coucher, quand les grappes de copains militants amenés par sa fiancée improvisent dans le salon des réunions jusqu'au petit jour. La libération sexuelle, l'euphorie des commencements, l'invasion des mini-jupes dans les rues, tout ce ferment de jeunesse et de révolte qui bouscule l'ordre ancien, il y a déjà goûté dans les années 1960, au Québec. Mon père y fit sa coopération en pleine « Révolution tranquille ». Plus ouvert à la contre-culture hippie que ma mère et un temps gros fumeur d'herbe, pour sa part.

Politiquement, Jean-Paul Kauffmann se sentirait plutôt en phase avec les soixante-huitards qui squattent sa moquette. Mais leur logomachie l'assomme. Il tient en horreur les collectifs militants, à plus forte raison quand ils ou plutôt elles l'empêchent de rentrer chez lui. Un soir de 1972, des activistes du MLF (Mouvement de libération des femmes) s'étaient donné rendez-vous dans la salle à manger. Furieux, il fut contraint d'attendre dehors. La réunion était non mixte. Convergence des luttes oblige, les réseaux de Joëlle Brunerie recoupent la nébuleuse du féminisme radical qui mène croisade avec le MLF contre le « chauvinisme mâle », dénonce le mythe de l'orgasme vaginal et publie *Le torchon brûle*. Pas vraiment la tasse de thé de ma mère, plus à son aise dans le féminisme à l'ancienne, universaliste et pragmatique, d'une Simone de Beauvoir. Mais, à l'heure des combats décisifs, comment se passer des copines du MLF ? Leur énergie militante n'avait pas de prix. Au terme de cette réunion défendue aux mâles et tenue dans

leur appartement du XV^e arrondissement de Paris, mon père constata, soufflé, qu'une partie de ses livres avaient disparu.

Non contentes de lui avoir interdit sa propre porte, les camarades s'étaient servies sans vergogne dans sa bibliothèque.

Disparus

Ils avaient donc disparu. Jean-Paul Kauffmann n'avait jamais rejoint son hôtel du quartier de Hamra, ni Michel Seurat son appartement de Zarif à Beyrouth-Ouest. Volatilisés quelque part entre l'aéroport international et le centre de la capitale libanaise. À cet énoncé brut, à cette vérité sèche se résumaient les informations obtenues du Quai d'Orsay. Au fil de la semaine, à mesure que les journalistes en poste au Liban triaient les rumeurs, harcelaient l'ambassade, croisaient les témoignages, il devint possible de lever une partie du voile sur la journée du 22 mai 1985. Enquête en reconstitution visant à dégager le certain du vraisemblable, le douteux du presque avéré, ressassée jusqu'à l'obsession. Pendant trois ans, les médias broderont à l'envi sur ces derniers moments d'avant le drame. Ils resserviront à chaque fois le même storytelling. À force, ses effets de réalité finiront par s'émousser.

Ce mercredi 22 mai, l'appareil de la Middle East Airlines décollait d'Orly en début d'après-midi. La compagnie libanaise est alors la seule à assurer une liaison régulière entre Paris et Beyrouth. Gilles Kepel, vingt-neuf ans, accompagne Michel Seurat à l'aéroport. De retour d'un colloque tenu à Agadir sur le thème « Terrorisme, violence et ville », Seurat venait de passer quelques jours à Paris, hébergé par Kepel, qui avait mis à sa disposition le canapé de sa bibliothèque¹. Les deux arabisants bavardent en attendant l'enregistrement des bagages. L'appel invite les passagers à rejoindre la salle d'embarquement. Kepel prend congé de son ami et mentor : « Comme toujours, il était encombré de valises et de sacs, mais il n'avait pas pu y faire tenir le gros animal en peluche qu'il rapportait en cadeau à l'aînée de ses petites filles. Telle est la dernière vision que je garde de lui, un jouet à la main, passant le contrôle du détecteur d'armes². »

Gilles Kepel ne relève pas la présence de Jean-Paul Kauffmann à l'aéroport. Michel Seurat et mon père se retrouvent donc une fois passé le portique de sécurité. Seurat est prévenu que l'envoyé spécial de *L'Événement du jeudi* s'apprête à embarquer sur le même vol que lui. Leur ami commun, Ignace Dalle, correspondant à l'AFP, a joué les entremetteurs, avisant les deux voyageurs de la coïncidence. Par son intermédiaire, Kauffmann et Seurat s'étaient déjà rencontrés à la fin des années 1970. Un été, mes parents avaient laissé les clés de leur appartement

parisien à Ignace Dalle, qui occupa les lieux en compagnie du jeune chercheur. Plus tard, les deux futurs compagnons d'infortune n'avaient pas vraiment cherché à creuser leur relation. L'un était occupé à Paris, l'autre à Damas et à Beyrouth. À Orly, ce sont deux vagues connaissances qui se retrouvent, deux tempéraments peu portés aux effusions et peut-être soucieux, une fois dans l'avion, de rester sur leur quant-à-soi pour mieux profiter du temps de lecture offert par ces quatre heures et demie de vol.

Un précieux Nagra – enregistreur à bandes magnétiques, génération 4.2, 3 kilos – leste les bagages du journaliste. Gainé de cuir, le gros bijou d'acier est la propriété d'Europe 1. Dépêché au Liban par son journal, Jean-Paul Kauffmann s'est aussi vu confier une pige pour la radio de Lagardère.

Durée prévue du reportage : six jours. Objet de l'enquête : les villages chrétiens du Liban méridional assiégés par les Druzes. Feuille de route : depuis Beyrouth, filer 70 kilomètres au sud jusqu'à Jezzine, carrefour entre les régions druze, chiite et sunnite. Ville à portée d'obus de l'armée israélienne où Xavier Colin, autre envoyé d'Europe 1, attend son confrère pour rejoindre avec lui les villages martyrs du mont Liban. Jean-Paul Kauffmann a fait réserver une chambre à l'hôtel Cavalier. Situé à Beyrouth-Ouest, dans la zone sunnite, c'est le quartier général des journalistes occidentaux.

À 17 h 40, le long-courrier en provenance de Paris se pose sur l'aéroport international

de Khaldé. Au terminal de débarquement, un critique de cinéma libanais remarque les deux Français côte à côte, attendant leurs bagages³. À 18 heures, comme l'atteste le registre des arrivées, ils sont contrôlés par les services de police et de la douane⁴. Cette formalité accomplie, Jean-Paul Kauffmann et Michel Seurat auraient logiquement dû quitter Khaldé quelques minutes plus tard. Or deux autres témoins assurent les avoir vus monter dans un taxi aux alentours de 19 heures. La nuit s'apprêtait à tomber. Comment expliquer ce surplace de près d'une heure dans la déglingue de cette plaque tournante réputée dangereuse, bondée, en état de surchauffe continue ? Dans un article daté de 1983, mon père parlait lui-même du « triangle de la mort de Khaldé⁵ ». Mais qui étaient au juste ces deux témoins qui disaient les avoir aperçus vers 19 heures à l'aéroport ? Pouvait-on les croire sur parole ?

Neuf kilomètres séparent l'aéroport international du centre de Beyrouth. Contrôlée par les milices chiites, la route borde des camps palestiniens où les combats, en ce 22 mai 1985, font rage. Les deux Français débarquent en pleine zone de tempête. Obus, roquettes, rafales de kalachnikovs : difficile de savoir qui tire et qui riposte entre miliciens d'Amal et Palestiniens. Les salves se font moins nourries à l'approche des tours décrépités de la banlieue Sud, fief du Hezbollah et passage obligé pour rejoindre Beyrouth-Ouest. C'est quelque part sur cette route, sans doute avant 20 heures, que se perd la trace de Michel Seurat et de Jean-Paul

Kauffmann. Sans vraiment convaincre, un dernier témoin prétend les avoir aperçus arrêtés à un barrage non loin du camp de Chatila, dans les faubourgs de Beyrouth⁶.

La revendication

Jean-Paul Kauffmann et Michel Seurat se cachaient-ils quelque part, pris dans les combats entre factions chiites et palestiniennes ? Avaient-ils essuyé des balles perdues ? Morts ? Blessés ? Au dernier moment, avaient-ils changé leurs plans, obliqué vers une autre destination pour couvrir une ligne de front, un mouvement de troupe, le déplacement d'un chef de guerre, des négociations secrètes ? Alléchés par la promesse d'un scoop, se faisaient-ils tout simplement discrets avant de remonter à la surface ? Mais que serait allé faire Michel Seurat dans cette galère, lui qui n'était pas journaliste et que sa femme, ses filles attendaient dans leur appartement de Beyrouth-Ouest ? L'hypothèse d'un enlèvement semblait la plus vraisemblable. Paradoxalement, elle était aussi la plus rassurante. Au moins seraient-ils en vie. Peut-être à Damas ? Selon une rumeur reprise le 27 mai 1985 par la télévision libanaise, des agents syriens auraient fomenté le rapt et transféré leurs prisonniers de l'autre côté de la frontière¹.

Dans ce Liban déchiré par dix ans de guerre civile, l'industrie du kidnapping était florissante. Pas un jour ou presque sans qu'un Beyrouthin, pour des motifs crapuleux, confessionnels, privés, par simple vengeance ou pour servir de monnaie d'échange contre un autre otage, ne disparaisse dans le coffre d'une vieille Mercedes sous la menace d'une kalachnikov. On retrouvait parfois leurs cadavres dans la rue, yeux bandés et mains ligotées dans le dos. Ces exécutions de sang-froid semblaient jusqu'à présent épargner les ressortissants étrangers. Ceux-là, on s'en délestait contre rançon, ou on les gardait comme moyen de pression. Si tel était le cas, il ne restait plus qu'à espérer que les deux Français ne soient pas tombés aux mains des islamistes pro-iraniens, passés maîtres dans l'art du rapt et de l'attentat suicide. Sous la houlette du Hezbollah, mouvement réunissant la partie la plus radicale de la communauté chiite, longtemps tenue pour quantité négligeable par les chrétiens et les sunnites, ils naviguaient d'un groupuscule armé à l'autre, insaisissables, semant la terreur depuis leur fief de la banlieue Sud.

Dans le maquis de ces organisations secrètes, à la fois poreuses et concurrentes, le Jihad islamique², cellule clandestine du Hezbollah, s'était taillé la part du lion. C'est lui qui, deux mois plus tôt, avait revendiqué l'enlèvement des diplomates Marcel Carton et Marcel Fontaine. En France, un black-out complet entourait ces disparitions. Cinq Américains et deux Britanniques croupissaient eux aussi dans les geôles du Jihad. « Nous

sommes les soldats de Dieu et nous sommes épris de mort », avait revendiqué l'organisation pro-iranienne pour signer sa première action d'éclat en 1983³, une voiture chargée d'explosifs lancée à 100 km/h contre l'ambassade américaine.

Le mercredi 29 mai 1985, contrairement à sa promesse, mon père ne sera pas de retour pour fêter les dix ans d'Alexandre. Le goûter d'anniversaire aura lieu quand même : que les enfants s'amuse. Les copains de l'école et de l'allée où nous habitons envahissent le salon. Confettis tristes. Ma mère passe l'après-midi pendue au téléphone, enfermée dans le bureau du premier étage. La fête touche à sa fin quand tombe la nouvelle. Une explosion de joie l'accueille. Mon père est vivant. C'est l'Organisation du Jihad islamique qui l'affirme. Elle vient de revendiquer son enlèvement. Enterrée, l'hypothèse des balles perdues.

Ai-je lu le communiqué des ravisseurs, repris en boucle par les télévisions et les radios au cours de la soirée ? Qu'aurais-je compris à ce sabir ? « Remise en liberté de nos frères détenus dans les prisons koweïtiennes », « aide fournie par les États-Unis et la France à Saddam Hussein », « agressions répétées contre la République islamique iranienne⁴ »... Ces noms étrangers, ces allusions brumeuses à des conflits lointains et à des chefs d'État inconnus avaient de quoi perdre un enfant de onze ans.

Patiemment, ma mère va tenter de nous expliquer.

Gymkhanas

Kauffmann au Liban ? Un jour de septembre 1983, l'idée s'était invitée au milieu d'une conférence de rédaction du *Matin de Paris*. D'habitude, c'était Marc Kravetz, ancien de *Libé*, prix Albert-Londres 1980, qui s'y collait. Le Moyen-Orient, c'était sa chasse gardée. Mais, ce jour-là, Kravetz était occupé sur un autre théâtre du monde. Qui irait couvrir la guerre du Chouf à sa place ? Dans les montagnes au sud-est de Beyrouth, le retrait des troupes israéliennes avait mis le feu aux poudres entre phalangistes chrétiens et miliciens druzes. L'armée gouvernementale volait à la rescousse des premiers, les forces syriennes prêtaient aux seconds l'appui de leur artillerie. L'embrasement du Chouf promettait des sensations fortes. De quoi séduire un journaliste de l'espèce baroudeuse, du genre Kravetz, justement, avec sa belle voix grave de fumeur des sables, ses rouflaquettes moutonnantes, ses santiags, le bagage de bagout et d'amour du risque hérité d'une jeunesse cogneuse au service de

l'extrême gauche étudiante. Loin du profil d'un Jean-Paul Kauffmann.

C'est pourtant son nom qu'en quête d'un plan B Vincent Lalu, le nouveau patron de la rédaction, avait sorti de son chapeau. Les confrères s'étaient gaussés. Envoyer dans la fournaise ce dilettante, qui signait des papiers sur les écrivains, le bordeaux, les curiosités de la France profonde, les faits divers obscurs, l'histoire ? « Lui, si attaché à son confort, à ses habitudes, à ses rites, jusqu'à la maniaquerie, capable de traverser Paris à pied pour rechercher tel livre rare ou acheter telle marque de savon ou de moutarde qu'il ne pouvait trouver que dans telle boutique bien précise. Lui, le sybarite [...]. Lui qui aurait volontiers passé sa vie au coin du feu, avec les œuvres complètes de James Hadley Chase, Simenon, Vautrin, Fajardie et quelques autres », dira de Kauffmann son ami Bernard Langlois¹.

Son port d'attache, au journal, c'était la rubrique « Idées ». Coiffée par Boris Kidel, cette enclave semi-autonome vivait sa vie loin des coups de bourre imposés par l'actu. Depuis ce havre, mon père se promenait d'un service à l'autre, écrivant selon son humeur et ses dilections. Cette indépendance un rien désinvolte pouvait sembler une manière de prendre ses aises, voire de pantoufler. Tout juste intronisé aux commandes, Vincent Lalu n'aimait pas ce genre de particule flottante. Proposer le Liban à Kauffmann pouvait se lire comme un rappel à l'ordre, une façon de siffler la fin de la récré. L'intéressé n'était pas en position de refuser.



14156

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 21 juillet 2024.*

Dépôt légal juillet 2024
EAN 9782290402023
OTP L21EPLN003634-623099

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion